
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 23/1 (1996)

DOI: 10.11588/fr.1996.1.59737

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

lege auf das Notwendige zu beschränken. Gern wirft man den Werken deutscher Historiker ihre überbordenden Anmerkungen vor und moniert, nur wenige Zeilen befänden sich ›über‹, dafür umso mehr ›unter‹ dem Strich. Bei Stoclet findet sich auf so mancher Seite gar kein Text, sondern nur die Fortsetzung einer Fußnote von der vorigen Seite. Diese Fußnoten führen teilweise ein echtes Eigenleben, so daß der Autor sich hätte bisweilen besser für einen Exkurs entscheiden sollen.

Zunächst also behandelt Stoclet das Moselgebiet. Ausgehend von seiner These, Fulrad sei dort nicht (sicher) beheimatet gewesen, erarbeitet er die wirtschaftlichen Gründe, die seiner Meinung nach für Fulrads Engagement in diesem Gebiet sprachen: die Salzproduktion und die reichen Silberadern; auf der politischen Seite läßt er als Motiv den Sieg Pippins III. über die austrasische Opposition in den 50er Jahren des 8. Jhs. gelten. Das Elsaß und der Breisgau waren dagegen durch den Rhein als Handelsweg, die Weinproduktion sowie Eisen- und Bleivorkommen besonders attraktiv. Bodenschätze und handelspolitische Interessen standen gleichermaßen in Alamannien im Vordergrund. Doch erkennt Stoclet hier wiederum auch politische Gründe für Fulrads Engagement an. Dies freilich nicht im Sinne der bisherigen Forschung, denn seiner Meinung nach habe der Abt von Saint-Denis nicht nur den karolingischen Interessen gedient, sondern durchaus auch im Sinne einheimischer Adliger gewirkt. In Kapitel 7 untersucht Stoclet Fulrads angebliche Rolle in Bayern und weist in seinen Untersuchungen zur Prosopographie und zu den Patrozinien überzeugend nach, daß es keine Beziehungen zwischen Fulrad und dem bayerischen Adel gegeben hat. Damit kann er auch die Auffassung zurückweisen, Bayern sei in einen profränkischen West- und einen ›herzoglichen‹ Ostteil geteilt gewesen. Im genealogischen Teil seiner Untersuchung versucht Stoclet durch eine Neuinterpretation der *Translatio sancti Viti* von 836 mit dem bei Paris begüterten Grafen Raicho einen weiteren Verwandten Fulrads namhaft zu machen. Die übrigen bekannten Vertreter seiner Familie ordnet er dagegen der Moselgegend zu. Das veranlaßt Stoclet zu der vorsichtig formulierten Hypothese, daß die Familie Fulrads vielleicht ein Beispiel für die Symbiose zwischen Neustrien (-Burgund) und Austrasien sei, die seit der Vereinigung der *tria regna* des Frankenreichs unter den aus Austrasien stammenden Hausmeiern Wulfoald und Pippin dem Mittleren zu beobachten ist.

So ausführlich und methodisch wohl überlegt Stoclet seine Hauptthese auch begründet, so stellt sich doch die Frage, ob er nicht zu sehr den Primat der Wirtschaftspolitik betont, zumal Personen, die ökonomische Gegebenheiten so weitblickend erkennen, wie Stoclet dies unterstellt, wohl auch in entsprechender Weise politische Entscheidungen treffen konnten. Der Vorwurf, den er Fleckenstein macht, trifft ihn daher auch selbst. Die Indizien, die Stoclet für die Herkunft Fulrads zusammenträgt, scheinen mir insgesamt doch auf das Maas-Mosel-Gebiet hinzudeuten, wenn man auch, wie er selbst mehrfach betont, angesichts der Quellenlage niemals zu wirklich gesicherten Erkenntnissen gelangen wird. Vor allem deshalb ist sein Buch eine Bereicherung, weil es einstige Hypothesen, die heute wie Tatsachen behandelt werden, neu hinterfragt und so Anstoß ist für neue Diskussionen.

Matthias BECHER, Paderborn

Das Polyptychon von Saint-Germain-des-Prés. Studienausgabe unter Mitwirkung von Konrad ELMSHÄUSER und Andreas HEDWIG herausgegeben von Dieter HÄGERMANN, Köln-Weimar-Wien (Böhlau-Verlag) 1993, XXX-317 p., 1 pl. h.t.

– Konrad ELMSHÄUSER und Andreas HEDWIG, Studien zum Polyptychon von Saint-Germain-des-Prés, Köln-Weimar-Wien (Böhlau) 1993, 530 p., 13 cartes h.t.

Charles-Edmond Perrin l'avait annoncée, les élèves de Dieter Hägermann l'ont faite. Déjà maître d'œuvre d'une nouvelle édition des polyptyques de Saint-Maur-des-Fossés et de Saint-Amand-les-Eaux en 1990, l'université de Brème s'est attelée à Saint-Germain-des-Prés,

monument du genre. La publication de Konrad ELMSHÄUSER et d'Andreas HEDWIG, appelée à remplacer celles de Benjamin Guérard (1844) et d'Auguste Longnon (1886–1895), rejoint la cohorte des récentes rééditions d'inventaires du haut Moyen Âge (Prüm, 1983, Saint-Remi de Reims 1984, Lobbes 1986, Wissembourg 1987, Montiérender 1988) et souligne la carence de l'historiographie française face aux écoles allemande et belge.

Dans l'introduction à leur édition »d'étude«, les auteurs rappellent ce qu'on sait du polyptyque de Saint-Germain. Le recensement, en l'état, est incomplet: des 24 cahiers au minimum qui formaient le manuscrit originel manquent les deux premiers, peut-être le neuvième, le dernier – et combien après lui? le démontage de la reliure actuelle permettrait d'affiner ce constat. Encore ne s'agit-il que de la description de la mense conventuelle, puisque la partie »bénéficiale« fut inventoriée sur un autre registre dont ne subsistent que deux feuillets, récupérés d'une reliure par Guérard en 1826 et réunis au reste du manuscrit latin 12832 de la Bibliothèque nationale de France – ils sont édités en appendice, comme dans les publications précédentes. Aussi réduits soient-ils, ces fragments n'en sont pas moins précieux, car pourvus d'une indication chronologique qui manque dans l'autre section du polyptyque: l'allusion au rattachement de coutures domaniales au service de l'hospitalité de Saint-Germain par Irminon en 823 (f° ArA, p. 217 de cette édition). Cette date, qui est aussi la dernière mention de l'activité d'Irminon, régulièrement évoqué au passé récent dans la première partie, est retenue comme le premier élément d'une fourchette chronologique commune à tout l'inventaire. Si, comme l'assure au XI^e siècle le continuateur anonyme d'Aimoin de Fleury, Irminon est bien le responsable de l'enquête, le deuxième terme est janvier 829, première mention de son successeur dans un précepte de Louis le Pieux relatif à l'établissement de la *mensa fratrum*. Le texte pourrait être une mesure préparatoire à sa constitution – ce qui n'exclut pas des divisions antérieures du patrimoine –, et plus proche alors de 829 que de 823. Cette datation est confirmée par le rapprochement paléographique qu'avait fait Bernhard Bischoff entre le polyptyque et le Psautier de Stuttgart; la tentative de Florentine Mutherich de repousser la chronologie à la décennie 810, sur la base d'une comparaison stylistique des initiales des deux manuscrits, ne valait même pas d'être relevée: on ne saurait comparer deux textes d'une nature si différente.

Fruit d'une enquête auprès de témoins jurés – donc plus probablement menée par des *missi* impériaux que par les seuls agents domaniaux –, guidés selon le même questionnaire, les 25 *brevia* du polyptyque recensent quelque 1700 manses à l'époque de l'apogée de l'effectif monastique (plus de 200 moines). Ils expriment un travail collectif, dont Jean-Pierre Devroey avait déjà montré la complexité (in: *La Neustrie ...*, 1, hg. H. Atsma, Sigmaringen, 1989 [Beihfte der Francia, 16/1], p. 441–465, repris dans Id., *Études sur le grand domaine carolingien*, Londres, Variorum Reprints, 1993, article n° III). Les éditeurs reprennent son analyse, en réduisant simplement de 14 à 10 – un maximum, selon eux –, le nombre de mains contemporaines intervenues sur le manuscrit. Les brefs ont été copiés par plusieurs scribes, en plusieurs exemplaires (au moins deux, ou deux états successifs); on relève un partage géographique des mains, aussi bien dans les formulaires de chaque domaine, eux-mêmes répartis en deux groupes correspondant grosso modo aux parties est et ouest du temporel de Saint-Germain, que dans les sommes récapitulatives établies après l'enquête pour la majorité d'entre eux. Celles-ci sont tantôt de la même main que les formulaires, et comprennent alors des erreurs ou des discordances par rapport à lui, tantôt d'une main différente et alors exactes en tout point. Le polyptyque a par ailleurs été régulièrement revu, corrigé et complété: tous éléments qui ont fait écrire à juste titre à Devroey qu'il s'agissait d'un document »de travail«, »Gebrauchstext«, et non le résultat d'une pensée normative et théorique appliquée de manière uniforme à l'ensemble du temporel monastique.

L'édition indique les lacunes, corrections, repentirs et mentions marginales médiévales et modernes du manuscrit, avec une précision que n'avaient pas eue les devanciers. Les artifices de mise en page, qui se résument pour l'essentiel au fractionnement des deux colonnes du

texte en sous-colonnes, sont clairement explicités; le bref XI, relatif à Neuilly-sur-Eure, vaut exemple grâce à la reproduction du feuillet correspondant. Le travail est soigné; pourquoi, alors, n'en avoir pas poussé la logique jusqu'à collationner Guérard et Longnon, et éviter ainsi de couper tout lien avec les éditions antérieures? Si peu nombreuses soient-elles, des variantes existent; peut-être a-t-on voulu les réserver à l'édition »définitive«, qui contraindra les acheteurs malheureux à pilonner celle-ci. Le livre vaut surtout par ses index. Les éditeurs en donnent trois: noms de lieux, de personnes, de choses (ce dernier aurait été utilement complété par un glossaire, comme l'avait fait Guérard). Surtout, Dieter Geuenich et Richard Schreml font profiter de leur expérience en matière de *libri memoriales* par un index »lemmatisé« des noms de personnes (plus de 10 000), qui promet de belles études anthroponymiques.

Dans le volume de commentaires qui accompagne l'édition, les auteurs ont voulu décoriquer le manse sous l'aspect de la production, laissant de côté les perspectives plus sociales, juridiques ou commerciales, objets de toutes les attentions de l'historiographie récente et sur lesquelles il leur était difficile d'apporter du nouveau. Leur travail est pour l'essentiel analytique. Plus de la moitié de l'ouvrage est un guide de lecture détaillé qui présente toutes les informations disponibles sur chacun des domaines – à la manière de ce qu'avait fait François-Louis Ganshof pour le polyptyque de Saint-Bertin –, réalisant ainsi un travail de compilation historiographique, utile, jusqu'à la date de 1989. Les *brevia* sont regroupés en six sous-ensembles géographiques, Hurepoix en tête. Pour chaque *villa* sont abordés les problèmes de localisation topographique – la dernière en date, que l'on doit à Dietrich Lohrmann, est celle de *Villa supra Mare*, Saint-Germain-Village, sur la basse Risle (p. 233–235) – et les caractéristiques géologiques qui conditionnent les possibilités agricoles. Les informations archéologiques antérieures au IX^e siècle sont données quand elles existent et quand elles sont accessibles; la recherche en Île-de-France, qui met au jour des sites du haut Moyen Âge toujours plus nombreux, prend malheureusement un malin plaisir à fouiller entre les mailles du réseau des domaines de Saint-Germain, de sorte que la récolte, plutôt maigre, n'offre guère matière à un discours contruit sur les rapports entre les domaines de l'abbaye et l'occupation du sol avant la période carolingienne. Une section traite la position du bref au sein du manuscrit. Les renseignements économiques sont résumés et accompagnés de remarques sur les détails les plus notables selon les auteurs. On trouvera ainsi un développement attendu sur le *fossorium* de La Celle-les-Bordes (hache ou cochon? p. 50–52), un autre sur les redevances en métal à Boissy-Maugis (bref XIII, p. 196–201), un encore sur le breuil clos de murs mentionné à Secval (bref XXII, p. 288–291); des commentaires sur les *decaniae* et le rôle des précaires à propos du bref IX (Villemeux-sur-Eure); une bonne présentation de Saint-Germain-Village et de la navigation fluviale (bref XX, p. 247–255). Surtout, les auteurs s'efforcent en permanence d'avoir une vision dynamique de chaque domaine, mettant en relation structure foncière, position géographique, date connue ou supposée d'entrée dans le patrimoine de l'abbaye. L'option du résumé, cependant, évite difficilement l'écueil de la paraphrase, d'autant plus nette quand le bref est déjà doté d'une somme récapitulative. Elle est aussi source d'erreurs: p. 39, l. 2, les 88 *germgiae* payées par le domaine de Jouy-en-Josas (édition, bref I, § 42, p. 3) ont été réduites à 1; p. 60, on sème 1500 muids sur la réserve de Verrières-les-Buisson, au lieu des 1100 indiqués par le texte (édition, bref V, § 1, p. 29) – heureusement, le calcul du taux de semences par rapport aux bonniers, à la n. 31, se base sur le nombre exact; p. 75, la réserve de Nogent-l'Artaud ne donne que 12 charretées de foin au lieu de 120 mais compte 91,5 arpents de vigne là où le polyptyque en donne 41,5 (édition, bref VIII, § 1, p. 53) – cette fois, on s'étonne, à la n. 18, de calculer des rendements en vin étonnamment bas ... tout en renvoyant à une comparaison chiffrée dans un chapitre thématique, où le calcul est au contraire fondé sur les données justes. On sent aussi un manque d'homogénéité dans la composition de l'ouvrage, qui juxtapose deux thèses séparées, en mélange les chapitres sans réussir à faire du tout un travail unifié. Là où Andreas Hedwig pêche peut-être par un excès de simplicité dans la présen-

tation monotone des domaines dont il a la charge, Konrad Elmshäuser a voulu varier, au prix de la clarté d'exposition parfois.

Les auteurs se sont partagés quatre études thématiques traitant successivement la production des céréales, l'exploitation de la vigne, la réserve, les moulins. Andreas Hedwig constate après d'autres le primat des céréales, qui a largement dicté sa loi au système domanial et à son évolution. Son intensification passe par la rotation triennale, couramment attestée, tandis que l'assolement reste sujet à discussion (mais il faut maintenant voir sur cette question l'analyse plus fine de Yoshiki Morimoto, dans *Économie rurale et Économie urbaine au Moyen Âge*, éd. Adriaan Verhulst et Yoshiki Morimoto, Gand-Fukuoka 1994, p. 91-125). Les rendements, satisfaisants, sont ceux de l'agriculture traditionnelle: l'auteur résume ici les travaux de Delatouche et de Slicher van Bath. Hedwig cherche aussi à définir le rôle de la réserve et de la *curtis*; points de concentration des surplus, lieux de production artisanale, de culte et de marché, elles sont aussi les promoteurs de l'innovation technique dans l'équipement et les façons culturales, transmises aux paysans par l'intermédiaire du lot-corvée; les services qu'on y effectue sont d'autant plus importants que le domaine est loin du cœur de la seigneurie de Saint-Germain. Dans le chapitre sur le vin, Konrad Elmshäuser rassemble les – maigres – données techniques disponibles sur la viticulture, revient sur le statut volontiers servile attaché à ce travail, compare les surfaces en vigne et les rendements sur la réserve et sur les manses. Avec un surplus annuel d'environ 5500 hl, l'abbaye disposait de quoi alimenter un marché très actif, dont Jean-Pierre Devroey a déjà décrit les rouages. 16 domaines sur 25 sont par ailleurs équipés de moulins (en tout 85 *farinaria* – *molendinum*, disent les adjonctions postérieures –, majoritairement placés sur les *villae* les plus importantes, proches de l'abbaye et de la Seine). Villemeux, avec ses 28 moulins beaucerons, dont 26 sur la réserve – soit un pour dix manses –, placés sur l'Eure et sur la Blaise, est à un niveau d'équipement maximal. Au total, les *farinaria* versent chaque année, *annona* et *molitura* confondues (il faut en déduire, sans qu'on nous le démontre, que les deux mots désignent la même réalité) un cens de plus de 4700 muids de céréale panifiable.

Dans une dernière partie, Andreas Hedwig a élaboré des tableaux chiffrés qui peuvent servir d'outils à d'autres recherches: sur le statut des manses, sur les surfaces occupées par les labours, les prés, la vigne, la forêt; sur les redevances et les services; enfin sur la charge démographique pesant sur les manses. Le volume est complété par un jeu d'extraits de la carte de Cassini (du moins peut-on supposer qu'il s'agit d'elle, car rien ne le dit; quant aux échelles, on est prié de les trouver soi-même), où sont replacés les différents domaines. Il reste dommage que cette mine de renseignements, qui complète et met à jour les *Prolégomènes* de Guérard, laisse ce sentiment d'inachèvement, aggravé par le manque de concertation entre les auteurs. On est agacé aussi du recours trop fréquent à des repoussoirs historiographiques faciles, comme la malheureuse ouverture de *L'économie rurale* de Georges Duby: 74 pages d'un livre publié en 1962, auquel on ne saurait reprocher de refléter la recherche de son temps. Pourquoi, enfin, refuser sans justification toute conversion des mesures anciennes? On cherche en vain une estimation du bonnier ou de l'arpent. Tout au plus apprend-on dans une note infra-paginale (p. 349) que le calcul du muid n'est pas aisé. Une appréciation en tonnes du rendement des moulins sur la base d'un muid de 50 litres est cependant tentée aux p. 463 et 465. Jean-Claude Hocquet a montré depuis que le muid carolingien contenait 45,16 litres (*Cahiers de métrologie*, 10, 1992).

François BOUGARD, Nanterre